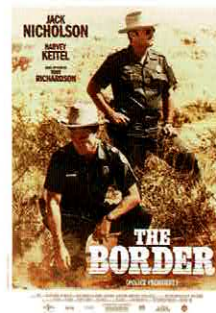




Trilogie F. J. Ossang

Poème visuel

Avec le chic de nazis exfiltrés, les antihéros désagréables en costumes trois-pièces ou vestes de cuir des films d'Ossang font la nique à toutes les apocalypses avec la démente d'un théâtre ivre, un esthétisme fanatique de punks fous, leur look d'espions ultimes, ces postures de romantiques déchaînés, scientifiques drogués à l'extase, poètes assassins et pilotes en perdition. Chaque acteur d'Ossang ouvre la bouche tel un coryphée, presque agi par un démon, puis se dirige avec une détermination primordiale vers l'épilepsie. Ossang, c'est des ouvertures et fermetures à l'iris de début du xx^e siècle à répétition, comme des viseurs de revolvers qu'on recharge avant de faire feu, ou des pertes de connaissance, syncopes du spectateur qui coïncident avec les pâmoisons orgiaques ou les absences morphinomanes des créatures qui obstruent l'écran, d'Elvire à Stéphane Ferrara, en passant par Lionel Tua ou Joe Strummer. Il existe autant de points de vue sur chaque séquence d'Ossang qu'il en existe de revisionnages. Nihilisme désertique ou souterrain, son cinéma cosmopolite révèle une science des paysages, une déconcertante compréhension des architectures, une approche quasi linguistique des éléments constitutifs du road-movie (capots, panneaux, stations-service, enseignes lumineuses, déserts, chantiers navals, arbres brûlés sous la lune, cheveux dans le vent de la course, le rock'n'roll comme seul canal audible) où le travelling devient le commentaire de quelque chose de plus que ce qu'il dévoile seconde après seconde. Même en France, voilà un cinéma étranger, déraciné – ses souches sont au ciel, avec les avions. Nous sommes prévenus : les trois premiers actes de ce long poème visuel ressortent en version restaurée « pour la dernière fois avant dix ans ». Ne les manquez pas ! ● AURÉLIEN LEMANT



Police frontière

L'Amérique en perdition

Il est certains films qui n'ont pas d'âge. POLICE FRONTIÈRE¹⁹⁸² de Tony Richardson fait partie de ceux-là. Avec sa peinture désenchantée de la corruption policière et de la déliquescence générale d'une Amérique en perdition, le récit rappelle l'art rugueux de la chronique qui triompha sous le Nouvel Hollywood. Cette sobriété narrative et visuelle participe à rendre le film intemporel, d'autant plus que son sujet n'a, depuis quarante ans tout juste, pas pris une ride. De chaque côté de la frontière comme de part et d'autre de la loi, l'immigration clandestine et ses dérives ne cessent de diviser le continent américain et de multiplier les tragédies humaines. Annoncée dès le titre, y compris et surtout dans sa version originale (THE BORDER), la frontière n'est pas seulement géographique, elle trace également une ligne de partage qui se joue de toutes les ambiguïtés, en termes de loi comme de responsabilité individuelle. Sur cette ligne, se rencontrent deux individus dont le parcours oriente le récit vers un romantisme desséché et tanné par le soleil du désert : le policier Charlie Smith, en quête de sens dans son existence, et la jeune Mexicaine Maria, qui a perdu son mari dans un tremblement de terre alors qu'ils baptisaient leur bébé. Chacun est orphelin du monde dont il est issu, soit parce qu'il a disparu, soit parce qu'il se consume dans un idéal devenu vain. Tous les deux ne peuvent se rejoindre et se retrouver eux-mêmes qu'à un seul endroit : la frontière, là où l'on abandonne toujours quelque chose derrière soi. Un film policier sublime et impérissable. ● NICOLAS TELLOP

Police frontière
Réalisation Tony Richardson
Photographie Ric Waite
Ressortie 10/08